

« Il reste 199 places... »

Pour s'inscrire :

www.causefreudienne.org

JOURNAL DES JOURNÉES

N° 43

le samedi 17 octobre 2009, édition de 23h 49

ישועה

LETTRES ET MESSAGES

Nathalie Georges : *On vous écrit de Janina*

Vendredi 16 octobre 2009. L'Association française de psychiatrie, et son président, le Dr F. Kammerer, coordonnaient une journée sur l'évaluation des psychothérapies et de la psychanalyse. Un volume paru sous ce titre chez Masson, sous la direction du Dr Georges Fischmann, en était la référence explicite.

Entre la pulsion à tomber d'accord mise en exergue par M. Patris et la belle formule de consensualisme baveux empruntée à Bateson par N. Duruz, deux fois huit exposés se sont succédé, mettant la salle à l'épreuve de décanter les rudiments d'une langue potentielle commune, compatible avec un trognon propre à chaque clinicien du champ psy, dont force fut de constater que plus de la moitié de ceux qui avaient répondu « présent » ce jour-là approchaient très près de l'âge de la retraite, s'ils ne l'avaient atteint et dépassé, libres enfin de se consacrer aux choses sérieuses.

Objectivité oblige, je ferai cas ici de la douzième de ces interventions.

Celle-ci avait pour titre « convergences épistémiques contre la religion du chiffre », intervention due au talent du président de l'AMP, Eric Laurent. Il fut le seul à apporter du grain à moudre, en réfléchissant sur la méthode de l'évaluation à la lumière de la crise financière, en éclairant les failles du credo scientiste, non sans faire rire (le seul encore) en évoquant les cruelles conditions dans lesquelles la religion du bonheur s'était imposée dans l'état du Bouthan, en éclairant l'absurdité du séquençage des dites conduites humaines et le mécanisme délirant de leur recomposition supposément scientifique. C'était la logique d'un discours qui se tournait et retournait sur le gril de la folie humaine, chose au monde la mieux partagée, quand même cet axiome ne faisait pas evidence based consensus.

Nous apprendrions ensuite que nos collègues de la SPP n'avaient introduit les TCC dans leur sein que pour mieux les évaluer à l'aune de la psychanalyse, et que M. D. Widlöcher avait d'ailleurs quitté la présidence d'honneur de leur société après la parution du Livre noir. Quand même, le bouchon avait été poussé trop loin.

Quant à admettre de rallier la proposition de l'AMP consistant à réunir tous les moyens pour défaire la fascination du chiffre, et donner à penser dès maintenant ce qu'Eric Laurent nommait quelques instants plus tôt « le désastre annoncé de la culture du résultat », il n'en fut bientôt plus question.

Si c'est là le programme à ciel ouvert de l'AMP, les visées des syndicats, sociétés et autres associations « psy » sont manifestement plus latentes, et en attente d'un déchiffrement dont ni l'urgence ni même l'utilité ne semblaient d'actualité.

L'intervention d'Eric Laurent paraîtra en 2010 dans *La Cause freudienne*, revue que, succédant à Philippe « Abel » Hellebois, j'aurais alors l'honneur et le plaisir de diriger pendant deux ans.

Estelle Bialek : Jacques-Alain Miller berné

J'ai comme l'impression que vous n'êtes pas très content de votre prestation, d'hier soir sur France 2, dans l'émission « Vous aurez le dernier mot. » Vous y étiez entouré d'un aréopage de poids lourds, qui, justement, sont passés maître dans l'art, non pas d'avoir le dernier mot, mais de peser leur poids dans une polémique - hormis JFK, qui joue habituellement les voitures-balais : il arrive après la bataille, et il ramasse tout, en jouant l'indignation sincère, sur ce qui peut apparaître comme un scandale, ou sur ce qui ne devrait scandaliser personne, puisque c'est le lieu commun de tous.

Dans la polémique sur le fils Sarkozy, vous avez choisi de commencer par là: « il n'y a rien à dire, ils font tous cela, ils poussent leurs rejetons, leurs femmes et leurs secrétaires, depuis la nuit des temps. » Il ne restait plus à JFK, que de prendre l'autre versant : « c'est quand même un scandale ! Et ce n'est pas parce que cela s'est fait dans le passé, que l'on doit s'en satisfaire dans le présent ! » Rien à dire, il a eu le dernier mot.

Il ne restait plus qu'à Alexandre Adler de vous sauver la mise, et de se sauver lui-même, en faisant entendre la voix du psychanalyste. Et il nous a sorti une interprétation sur le rapport père-fils. Après cela, vous ne pouviez plus rien dire, puisqu'il était venu à votre secours. Vous ne pouviez que le soutenir, vous aussi.

Alexandre Adler avait sans doute raison : le père a poussé son fils cadet, parce qu'il l'avait négligé dans son enfance, mais il n'avait pas prévu qu'il ne fallait pas le pousser trop fort, car celui-ci pourrait lui faire de l'ombre.

Le dernier mot, c'est Yann Moix qui l'a eu, sans l'avoir eu vraiment, car il l'a mal exprimé : il a dit que le génie du fils dépassait celui du père.

Il fallait se régler sur la parole du père : « en attaquant mon fils, c'est moi que l'on attaque ». Autrement dit : « c'est moi qui compte, mon fils n'y est pour rien ». Maintenant, son fils est intronisé « fils à papa », pour un bon bout de temps.

Pourquoi invite-t-on JAM ? Évidemment, pour jouer les pys de service. Or, le psy de service, avec FOG, en principe c'est lui-même. Il adore ce rôle-là, qu'il conçoit comme étant celui qui dévoile la vérité du désir chez le sujet.

Pour la femme abandonnée, il avait choisi d'en rajouter sur la goujaterie de tous ces mâles ivres de pouvoir, sur la scène politique et sexuelle : « Mais enfin, qu'est-ce qui fait courir les femmes ? » Vous aussi, vous vous êtes laissé berné.

Il vous a donc coupé l'herbe sous le pied.

Patrick Valas : Pourquoi ce que dit Jam tombe à plat

Pourquoi les prestations télévisuelles de Jam sont-elles si désastreuses ? Parce que là, il n'y est pas s'adressant à des sujets le supposant savoir, de sorte que ce qu'il dit tombe à plat, inaudible. Il finit par s'énerver, et, du coup, son propos en devient surmoïque.

Il ferait mieux de prendre modèle pour ce faire sur son frère Gérard Miller, qui, lui, maîtrise mieux la machine télé comme objet *a*.

En effet, Gérard Miller, que j'apprécie bien, même s'il me tape parfois sur le système, a bien compris comment faire pour déborder les présentateurs télé, qui sont des sécateurs ambulants (il ne faut surtout pas méconnaître cela).

Donc, ne pas se précipiter à la télé pour n'importe quelle émission, surtout quand on y est convoqué en urgence pour commenter les amours d'une gourdasse pour son besson.

Deuxième point, faire apparaître le caractère bouffonnant de toutes ces émissions dites culturelle. Pour cela, il faut un savoir-faire certain.

François Brunet : Contre votre banalisation

J'ai lu votre texte dans le Journal des Journées, à propos de l'affaire Jean Sarkozy, et votre idée à son sujet pour l'émission de télévision de ce soir. J'y fais suite, dans une forme d'urgence qui ne va pas sans colère.

Sans doute l'attitude de repli face à l'unanimité est-elle salutaire, ne serait-ce que pour faire réfléchir. Oscar Wilde n'avait pas tort de vouloir tordre les droites certitudes : « Quand les gens sont de mon avis, il me semble que je dois avoir tort ». Il lui en a d'ailleurs été fait reproche, notamment par quelques magistrats anglais...

Eriger une telle maxime en principe me semble, en l'occurrence, redoutable. Je crois que votre idée est fondée sur une prémisse inexacte, et votre conclusion, que j'espère provisoire, est à mes yeux consternante.

La prémisse tenant à l'unanimité des réactions est manifestement fausse. Voyez les déclarations de MM. Fillon, Chatel et Dray, en particulier le deuxième, qui parle d'une chasse à l'homme au faciès, et le troisième qui n'est (tout de même) pas dans le rang des (UM-) « Populaires ».

Mais l'essentiel n'est peut-être pas là. Car vous parlez de l'absence d'exemples pour justifier la fondation d'une norme, à savoir que les semblants vont toujours avec les privilèges d'une famille. Les juristes ont pour maxime, eux, de distinguer (comme ils disent) être et devoir-être. Les habitudes et les faits ne sont pas de nature à anéantir les normes et les idéaux. Le concret de la transgression ne fait pas l'abstraction de la norme. Le fait qu'il n'y ait pas d'exemple d'une société sans pauvreté doit-il conduire à une banalisation de la pauvreté? Le semblant, parce qu'il défaille "pour un" (un fils), doit-il être réputé défaillant « pour tous »?

Sachez enfin que j'enseigne la semaine prochaine le premier cours de l'année dans mon université. Il s'avère que Jean Sarkozy a été l'étudiant d'un collègue il y a maintenant plusieurs mois. Comme vous le savez, mon collègue n'a rien pu faire pour lui. Jusqu'après les délibérations, l'équipe a cru à un semblant, tout en n'étant pas dupe de sa nature (une non-duperie qui justifie d'ailleurs parfois quelques écarts dans la machine universitaire).

Je refuserai la semaine prochaine de railler ce semblant au motif qu'il est semblant. Ce semblant, je crois (et je pensais que vous le croyiez aussi), est une certaine idée de l'égalité - et donc de la justice.

Bien à vous. *François Brunet*. Allocataire-moniteur en droit public à l'université Paris 1.

Luc Garcia : *Classe et distinction*

- La montre, bien. Vous avez changé de modèle, n'est-ce pas ?
- Les chaussettes grises, la chemise bleue, et les chaussures noires, pas très chic. Il faudrait que l'on vous conseille un peu mieux. Ce modèle de chemise vous va bien ; le col : impeccable.
- Votre voix présente un désavantage qu'il faudrait travailler pour le retourner : votre voix est une voix de basses fréquences, c'est agréable, chaud, mais ça rend la prise de parole difficile.
- Vos interventions : vraiment réussies, mais une montée en température un peu trop lente parfois.
- Dans l'ensemble, vous avez eu sur ce plateau beaucoup de classe et de distinction. Aussi, il y avait ceci que vous étiez touchant, c'est comme ça...

[*Montre Casio, wave captor ; chaussettes Marks and Spencer ; chemise Hermès ; chaussures Weston ; lunettes Cartier, par Meyerowitz ; maquillage et coiffure : France 2 ; caleçon Eminence ; mouchoirs Lotus ; agenda Moleskine ; feuille A4, papier Bruneau, antisèche sur pouvoir et famille ; roller Faber et Castell, offert par Dominique Miller ; stylo-bille chipé au Lutétia ; pièces de monnaie ; portefeuille Montblanc, avec carte d'identité, carte Visa, tickets de métro, billets en provenance de mes patients, etc ; porte clefs Loewe Barcelone, avec deux clefs Fichet ; porte clef Arthus Bertrand personnalisé, offert par Anouchka, représentant, sur une face, un paon, et sur l'autre un cochon, avec une clef Bricard ; portant tout cela, un corps masculin de 65 ans, en état de surpoids, mais doté d'un cœur excellent, contrôlé par le Dr Catherine X., avenue Victor Hugo à Paris 16^e.]*

Pascal Pernot : *Tel fils, tel père*

Si l'on peut rire de tout, il peut n'être pas opportun de le faire avec tous, et partout. Je vous envoie un petit commentaire sur le génome sarkozien : « *Pour trouver le génome, suivez le jeune homme* ».

Entre le 11 avril 2007 et le 4 décembre 2009, c'est une valse à trois temps que la croyance un peu rétro de N.Sarkozy en l'innéité propulsera au top du hit. Le premier pas est celui de la certitude. É.Roudinesco dans le dernier numéro de *Nervure* rappelle les propos de N.Sarkozy concernant la garantie irréfutable de la normalité de son génome ; « J'ai un génome exceptionnel (...) Vous ne trouverez dans mon code aucun gène du suicide, de la dépression, du mensonge, ni de la corruption (...) Je suis clean comme on dit dans le cyclisme ». (AFP du 11 avril 2007). Cette irréfutable certitude conserve un talon d'Achille. On ne trouverait pas non plus de gène de la transparence ou de l'éthique pour la bonne raison que le génome n'a rien à voir à l'affaire.

Alors, deuxième temps : comment faire passer dans le domaine de l'irréfutable vérité cette fois le point de certitude ? La fulgurance d'une carrière politique du fils, identique à celle du père, ne montrerait-elle pas que les acquis d'une formation et de l'expérience étant superfétatoires, seule l'hypothèse de l'innéité chromosomique de la réussite à des élections est scientifiquement convaincante ?

Troisième temps. Il suffit en mars et septembre de changer 7 des 8 fonctionnaires membres du conseil d'administration de l'EPAD (source *le Canard enchaîné* du 14.X.09), d'empêcher la candidature du prétendant P. Devedjian en avançant (jeudi 15.X.09 à 6h22 précisent les info SFR) la limite d'âge, d'écarter cet autre porteur de caractères acquis, H.Marseille, par une nomination ailleurs (source id.), pour que la vérité historique démontre clairement que le fils, reconnu plus apte, ne peut faire valoir que des qualités relevant de l'inné. Le père a raison dans *le Figaro* de ce matin : en parlant de l'élection du fils, c'est du père et de son génome dont il est question.

Évidemment, la valse ne sied pas à tout le monde, quand le troisième temps se révèle un peu arythmique, et change les règles chorégraphiques au cours de la danse. Certaines pièces se plaignent d'avoir été indûment « rockées » pour mieux préparer le mat. Au Far West, dans la bonne société, on pouvait s'indigner : « ce pistolero bostonne le menuet ». Ici, certains se questionnent : « l'électorat appréciera-t-il que nous rockions la valse ? ». Tel fils, tel père, donc, est le lien nouveau entre les générations que ce *fun show* nous dévoile. Et alors ? Il faudrait vraiment n'aimer ni la politique, ni le sport, et être fermé à ce qui se fait à l'insu du plein gré des chromosomes, pour s'interroger par exemple sur cette affirmation : « je suis clean comme dans le cyclisme ».

Joachim Lebovits : Robespierre le jeune

Je découvre le *Journal des Journées* à l'instant. Je vois que les opinions divergent à la fois sur la pureté des mathématiques, j'y répondrais ce week-end, et sur le qualificatif dont j'affuble Hardy. Je vais donc y répondre aussi.

Quant à Jean Sarkozy, qui à défaut d'obtenir une capacité en droit, comme son père le fit en son temps, n'a obtenu qu'une capacité en droit divin et la promesse de rafler la présidence de l'E.P.A.D et du Conseil Général en 2011, deux mots. Je trouve assez plaisant que vous le défendiez, non pas que j'approuve la maxime selon laquelle « Aux âmes bien nées, la valeur n'est point une nécessité », ni même que la déclaration de N.Sarkozy selon laquelle « C'est moi qu'on attaque à travers mon fils » me soient particulièrement plaisantes à attendre, mais il faut bien reconnaître que ces attaques de tous contre un seul (fut-il multicéphale) tintent désagréablement à nos oreilles.

Et que dire de ces journalistes qui redécouvrent le népotisme à chaque désignation présidentielle, alors qu'il est inhérent au pouvoir. Car le pouvoir n'est-il pas aussi le pouvoir de désigner, de choisir, en un mot de trancher ? J'écris « désignation », car il convient de se rappeler que le président de l'E.P.A.D est élu. Que le résultat nous plaise ou non, cette élection est aussi l'expression de la *vox populi* puisque une partie des votants du conseil d'administration ont eux même été élus au suffrage universel...

Quant à Robespierre, vous écrivez qu'il n'a pas avancé les affaires de sa famille. Je ne suis pas du même avis ! Il a au moins fait avancer, en même temps que les siennes, les affaires de son frère, Robespierre le jeune, qui obtint d'être guillotiné avec la même fournée de condamnés que son frère. Il a fait de lui un martyr, consentant, comme le sont toujours les martyrs. Il a donc fait avancer vers la guillotine son nom, et ce faisant, le Nom-du-Père.

Catherine Lazarus-Matet : Rayonnant

Vous étiez rayonnant. Bonne mine, et l'air réjoui ! Vous avez réussi à interrompre et à moucher Kahn, ce qui n'est pas facile, et vous aviez autour de vous un bel échantillon de super pros de la télé, qui savent ne pas laisser parler les autres.

Ce qui compte pour les spectateurs, c'est que vous avez pu dire autre chose qu'eux, car, dans le débat, aucun d'entre eux n'écoutait les autres. Si, je crois que Kahn a entendu, car il était de moins en moins tonitruant.

Mme Brunel n'est pas très intéressante. Donc, vous avez eu du mérite.

Avec la mignonne Barbara, si je n'avais déjà vu la pièce, vous m'auriez donné envie de la voir ! L'échange était sympathique, et gentiment érotisé, dans le ton de ce qu'elle a dit être juste une histoire d'amour.

Giesbert donne toujours l'impression de traiter ses invités un peu par dessus la jambe et, malgré vos tentatives, il est inébranlable. C'est agaçant, mais il sait donner un ton vivant de *talk show*.

Kristell Jeannot : Bas les masques !

Sans fioritures, je vous dirai que j'ai apprécié l'authenticité avec laquelle vous avez investi cette émission. Une position peu habituelle dans cet antre de l'image formatée et trafiquée qu'est le monde de l'audiovisuel.

Dans les premières images, vous avez eu l'originalité de donner à voir votre visage bienveillant, celui-là même qui est revenu à la fin de l'émission, attentif, précautionneux, dans l'exercice de faire entendre le

témoignage intime de la femme de Besson. Vous avez même réussi à livrer une leçon de clinique sur une position féminine, l'extrayant de la soupe que voulait nous donner à manger le présentateur.

Quant au coeur de l'émission, je regrettais il y a peu que vous n'investissiez pas un peu de votre *libido* dans la politique : voilà qui est fait. Inspiré de Robespierre, vous avez laissé apparaître un autre visage, rougi par la volonté acérée de démasquer les faux-semblants.

Bien que l'émission soit conçue sur le rythme du zapping, vous avez réussi, d'une part, à rappeler un postulat de base caché par la mauvaise foi, « la vie sociale et la vie politique sont tissées dans la vie familiale et érotique », et, d'autre part, à avancer l'idée d'un acte nécessaire pour l'avenir de la démocratie : celui de rétablir en France un Parlement digne de ce nom.

Pour ma part, j'attends la suite. Avec mes salutations respectueuses.

Messages brefs

- **Perfection.** La récompense du zappeur nocturne : JAM chez FOG. Tu as été parfait. *Gérard Wajcman*

- **Dernier mot.** Merci à vous, c'est la psychanalyse qui aura eu le dernier mot ! *Marlène Belilos*

- **De bof à oui !** Pour ce qui concerne ce que vous avez dit de Jean S*, c'est bof !!! je n'ai pas aimé... En plus, ce satané JFK faisait un raffut du diable... pas moyen d'articuler quelque chose de sensé à côté de lui... En revanche, quand il fut question de rendre des couleurs - et elle en a rosi, la dame, ce soir - aux femmes de cinquante ans, délaissées par des malotrus nés de l'autre coté de la Méditerranée, alors... oui, convainquant !!! *Ahmed Degachi*

- **Étincelles.** Vous avez été *for-mi-dable* hier sur France 2 ! Mme Brunel en était toute décoiffée, et Barbara Schultz déjà sous transfert. Dans la mêlée de la première partie, vous fîtes des étincelles. Avec Adler, vous formiez un duo de choc. *Anaëlle Lebovits*

- **Bonheur.** Une petite chanson remise au goût du jour : « Quel bonheur d'avoir un JAM débateur ! / Ah, mais quel bonheur d'avoir un JAM enjôleur ! : Oui, mais quel bonheur d'avoir un JAM révélateur ! » *Jean-Pierre Deffieux*

- **Ravisement.** Face à JFK sur Sarko junior (et sur Sarko en général), vous me ravissez. Quant à ma mise en sandwich sur le JJ n°42, elle m'a fait beaucoup rire. *Jean-Pierre Klotz*

- **Premier rendez-vous.** Bravo pour l'émission de télévision d'hier soir, qui a été un grand succès. Capharnaüm entre les hommes, sur la question de savoir ce qu'il en est du père et du fils dans la structure, suivi de deux rencontres avec des femmes, une de cinquante ans et une plus jeune, qui ont démontré la parenté, et la mise en valeur réciproque, de l'hystérie et la psychanalyse. Vos deux interlocutrices ont rivalisé pour faire valoir leur rapport au jeu et à la vérité. Il n'y avait aucun doute qu'elles s'adressaient au psychanalyste. Il y avait des accents de premier rendez-vous. C'était absolument charmant ! *Carole La Sagna*

- **Billard.** FOG t'as a la bonne : trois séquences ! Pas mal ! Le billard à multibandes, c'est beaucoup plus fort que le multitasking. La position minoritaire était très difficile à tenir, mais Adler et toi, vous vous êtes retrouvés du même côté. La formule « ne pas payer l'impôt hypocrisie » est une trouvaille. Vive les familles ! Mme Besson était d'accord sur tout à partir du moment où tu as souligné que c'était elle qui était partie. Spielrein était Meshuge, mais Jung complètement pété. D'où la folie à deux. *Eric Laurent*

Jacques-Alain Miller : *Meschugge*

« Pété », Jung ? Tu veux dire : c.. comme un balai, et salaud en plus, ou, du moins, débile. Sabina « *meschugge* » : l'emploi de ce mot yiddish par Freud à propos de Sabina m'a été pointé par Katia, Ostaschenko du nom, Russe elle aussi, et qui a relu pour moi le livre paru chez Aubier. Elle m'a passé les notes de Jung prises au Burghölz durant l'hospitalisation de Sabina, qui sont parues en anglais. Elle prépare là dessus une note pour le JJ.

Sylvie ex- Besson est charmante, et m'a dit après l'émission que j'étais le seul à avoir compris son livre. Peut-être le dit-elle à chacun, mais je ne crois pas. Les critiques que j'ai pu lire donnent une idée très fautive du livre. Son marketing par Grasset vise « *les femmes abandonnées* », mais ça, ça ne concerne que la moitié de l'ouvrage, celle où on donne des conseils aux épouses pour survivre au lâchage du mari. L'autre moitié, c'est l'histoire du couple. Elle a accepté que je l'interviewe par mail - elle est retournée dans la Drôme - pour notre JJ.

Le « népotisme » est évidemment partout dans la société, en dépit des prétentions idéalisantes des juristes et constitutionnalistes de tout poil, et du bourrage de mou que subit le populaire pour lui persuader que ses maîtres sont *clean*. Comme le dit très bien François Brunet, qui me fait gentiment la leçon du haut de sa chaire : « *Les juristes ont pour maxime, eux, de distinguer (comme ils disent) être et devoir-être. Les habitudes et les faits ne sont pas de nature à anéantir les normes et les idéaux.* » Mais bien entendu ! La bave des faits ne saurait atteindre la blanche colombe de l'idéal. Sur le fumier des mauvaises habitudes, pousse la rose de la norme. A quoi bon le droit, s'il ne permettait pas de redresser en pensée, en rêve, le bois tordu dont est fait l'humanité ?

Le juriste prend son bain dans la fosse à purin de Monsieur Tout-le Monde, mais lui en ressort comme dans le *Signé Furax* de mon enfance, où Francis Blanche chantait : « *Tout le monde y pue / Y sent la charogne / Y a qu' le Grand Babu qui sent l'eau d'Cologne !* » Grâce à quoi l'URSS sous Staline, la Chine sous Mao, eurent l'avantage de jouir des constitutions les plus démocratiques du monde. J'imagine qu'il en va de même de la Corée du Nord.

Je ne suis pas certain, collègue Brunet, que vous ayez médité Pascal, que vous l'ayez pris au sérieux : « *Ne pouvant faire qu'il soit forcé d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force. Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fut, qui est le souverain bien. La sagesse nous envoie à l'enfance : "Nisi efficiamini sicut parvuli"* » Ce qui veut dire : « *Si vous ne devenez pas comme des petits enfants* » (Matt., XVIII, 3), ces « *p'tits nenfants* » à qui M. Kahn et « *tous les journaux du monde* » (JFK dixit) endorment tous les jours avec des contes à dormir debout sur des Etats qui se gouverneraient sur le modèle de l'*Utopia* de Thomas Moore ou de l'*Erewhon* de Samuel Butler, à moins que ce ne soit avec des règles aussi rigoureuses et saugrenues que *La République* de Platon ou que le Paraguay des missions jésuites.

Pascal Pernot déplore discrètement que je ne fasse pas chorus avec les pleureuses et les indignés. C'est que, voyez-vous, cher collègue, je dis toujours la vérité, même si pas toute. Par exemple, je criais à tue-tête que je n'étais pas Abel, je ne disais pas son nom, et vous savez maintenant que c'était Hellebois.

Jean Sarkozy ? C'est sans aucun doute un jeune, très jeune loup, un louveteau aux dents longues, un joli freluquet effronté. Une formidable « *chutzpah* » - yiddish pour « *culot* » et « *toupet* » - l'anime. La mise à sac de l'Etat français est un art où excelle la mafia corse depuis les Bonaparte. Le projet de le mettre à la tête de l'énorme pompe à fric du quartier de La Défense démontre sans aucun doute que son papa, s'il a un sens très

aiguisé du possible, est privé de celui de l'impossible, c'est à dire a de réelles difficultés avec le réel. Son slogan de campagne - « *ensemble, tout est possible* » - le laissait présager, et je l'avais écrit en toutes lettres dans *Charlie-Hebdo*.

MAIS ces vérités de bon sens, je m'abstiens de les dire, quand les dire ne servirait qu'à dédouaner le paquet de vieux crabes, perclus de tous les vices, politiques s'entend, de gauche, de droite, et du centre, qui enragent de voir, si je puis dire, un fromage leur passer sous le nez, et qui rêvent de faire la peau, non seulement au fiston, mais à tout jeune assez présomptueux pour marcher sur leurs plates-bandes : « *Nos diplômés ! Nos com-pé-tences ! Notre ex-pé-rience ! Les nombreux fro-mages que nous avons dé-vo-rés ! Notre dévouement au bien public ! On nous ôte le pain de la bouche ! Ce bambin est une insulte à nos cheveux blancs de vieux crabes !* » Eh bien, je dis que Jeannot les vaut bien tous. Ce godelureau, au moins, il plaît aux filles.

Adler, qui a épousé mon amie Blandine Kriegel, me connaît depuis l'âge de 8 ans, j'en avais 14, quand on se rencontre on est toujours d'accord.

En effet, Giesbert a l'air de me vouloir du bien, et, d'une façon générale, d'apprécier les dissonants de point trop mauvaise compagnie.

Le plus agréable pour moi a eu lieu hors antenne : je suis allé vers la ministre Nathalie à son arrivée dans le studio, je me suis présenté, et nous avons conversé une dizaine de minutes avant qu'elle ne monte sur le plateau. Cette fille est craquante. Je lui ai dit que j'allais évoquer un certain président et sa maîtresse premier ministre, elle s'est récriée en riant : « Vous n'allez pas faire ça ! – Non, si cela vous déplaît. » Elle était prévue pour le débat sur Sarkozy père et fils, mais comme elle a finalement calé, je me suis senti délié. Il faudra l'inviter. A un Forum ?

Philippe Lacadée : *L'événement JAM et le cadavre vivant*

L'événement JAM cisaille et défait la totalité cosmique de l'Ecole, en indiquant la vanité des places. Ainsi le réel s'avère-t-il bien plutôt, là où le sujet instruit sa faiblesse comme déchet de toute place : « Nous sommes jusqu'à ce jour comme les balayures du monde, le rebut de tous les hommes » (Cor.I. 4.13). Il faut donc assumer la subjectivité du déchet, et c'est en vis-à-vis de cette déchéance que surgit comme le précise Alain Badiou dans son remarquable Saint Paul, l'objet du discours chrétien, et c'est là que l'événement JAM dans son orientation lacanienne nous ouvre soudain la porte du XXI^e siècle par une simple question: Comment on devient analyste?

Alors, saurons-nous dire, comment chacun de nous a consenti à endurer, quelque rencontre de son réel, pour qu'en fin de cure, il vienne à occuper la position de déchet. Par quoi il avoisine la sainteté.

Pour le cadavre vivant qui vous parle ainsi, cette rencontre du réel s'est objectivé à 5 ans, sur le cadavre d'une petite soeur âgée de 3 ans, l'amenant à occuper à l'insu de son plein gré, comme le disait le célèbre cycliste, soit la place de ce cadavre, soit la place de l'ange qu'était devenue sa petite sœur, selon le discours de l'Autre, soit la place du petit filou qui brigandait sa vie ou celle de l'autre. Mais surtout il avait du mal à finir ses phrases, se cadavérisant lui-même comme mort, dans sa langue morte, non loin de celle qu'aimait aussi tant son père, spécialiste du latin.

Ce qu'il a rencontré dans son analyse, c'est, comme le dit Lacan un petit coup de pouce pour se décadavériser, et rendre vivante sa langue pour autant qu'à chaque instant, dans ses séances, il l'a créée, mais c'est aussi grâce à l'événement JAM, qui rend si vivante *lalangue* de chacun, et ceci... *reusement*. Alors, bien sûr, il a fallu l'acte d'un analyste pour ouvrir le placard de la langue du sujet, où il jouissait de se cadavériser

comme une poussière, en ne terminant pas ces phrases. Ce fut un vrai effet vertigineux, d'où sortit la chute de son allergie aux poussières, et l'écriture du *Malentendu de l'enfant*.

Mais l'événement JAM était là, si on peut dire, dès son adresse au Congrès de l'Ecole Freudienne, le 2 Novembre 1974, dans ce formidable texte « Théorie de la langue », publié dans *Ornicar ?* 1 en janvier 1975. Relisons sa conclusion : « La psychanalyse même n'est certainement pas ce discours qui ne serait pas du semblant. Elle prend elle aussi son départ d'un semblant, l'objet *a*. Comme tout autre discours, la psychanalyse est un artifice. Elle est un certain mode d'aborder *la langue*. Son privilège, à la psychanalyse, telle que Lacan la définit, est d'être ce biais qui a vocation à faire défaillir les semblants. Cela suppose qu'elle n'en remette pas sur le sien, parce qu'après tout, son semblant à elle, il est abjection. »

Le sujet a su trouver dans cette Ecole un lieu pour loger son ineffable et stupide cadavre vivant, le faire défaillir, même s'il y en a toujours un reste, comme le démontre mon rêve, et pouvoir se rendre opératoire pour accueillir, avec son balai de la langue, les balayures de l'être, les ordures, détritiques, les immondices, les débris de *la langue* de chacun ou chacune qu'il reçoit en son cabinet.

Valérie Pera Guillot : *Un point de perspective*

Chaque jour, sans relâche, la Machine fend le silence, elle émerveille, elle fascine, elle agace, elle inquiète, elle angoisse ; elle bouscule l'indécision, elle dérange la quiétude, elle trace. Le train de l'Ecole ne connaît pas d'obstacle, il avance à vive allure, les 7 novembre et 8 novembre, il sera en gare Porte Maillot ; deux journées de travail et de fête, avant de repartir pour un nouveau voyage. Difficile dans ce mouvement de rester sur le quai, immobile, à regarder passer les wagons. Et même si l'on se trouve plus à son aise, ou plus dans son temps, quand le train de l'Ecole s'accroche aux lignes de crêtes, grimpe entre deux ravins, zigzague entre les chaos, soutient sans relâche un effort continu en montée comme en descente, néanmoins l'Ecole, c'est aussi le TGV. Alors, ça fonce ! droit au but en empruntant les voies express, c'est que la conclusion devient pressante.

Aujourd'hui, toute l'Ecole, ses membres, ses amis, voire ses ennemis, sont secoués par la question : « Comment devient-on psychanalyste au XXI^e siècle ? » Le JJ offre à chacun la possibilité de faire sienne cette interrogation, à partir d'un point particulier dont le mystère peut se révéler dans la précipitation de ces journées.

Ces avancées particulières, toutes ensemble, fonderont-elles le socle pour une nouvelle passe de l'Ecole ? Décomplexer la passe tout en maintenant le sérieux et la rigueur de sa transmission ? c'est avec ces points de perspective que j'inscris mon travail dans ces journées et dans l'Ecole.

Yasmine Grasser : *Quelques lignes sur la passe*

Le 4^e Collège de la passe débute à peine ses travaux que déjà vous en fixez le terme : Rennes 2010. C'est une belle perspective, réaliste en tout cas. C'est vrai qu'il n'y a pas de temps à perdre. Et puisque vous posez deux questions qui m'importent beaucoup - comment la passe en est-elle venue à dépérir ; qu'est-ce que l'École 3 pour la passe ? - j'ai envie de vous de vous répondre parce que ces questions m'importent.

Pour moi, l'École 3, ce serait une École qui accepte de cerner spécifiquement le passage de l'analysant à l'analyste dans le dispositif de la passe. Il me semble que la question de la passe à l'entrée, et celle de la fin de l'analyse - questions qui passionnent chacun - ont recouvert, voire se sont substituées à ce qui me paraît aujourd'hui être le seul enjeu crucial de la *Proposition* de 67 : le passage à l'analyste. J'y vois pour preuve, le

thème des Journées sur le devenir analyste, qui est la face publique de ce qui se décante en privé (semi privé) dans le dispositif de la passe

Concernant donc le dépérissement de la passe, ne faut-il pas admettre que ces 10 dernières années, l'École a été très occupée par : les effets de la passe à l'entrée sur les admissions, par la question de la garantie et de la formation, par l'obtention de l'utilité publique ? Certes, il est bien temps que toute notre énergie ne se porte que sur la passe, mais est-ce possible institutionnellement ? Ce serait une vraie décision, je suis pour.

Encore un mot. À quels signes reconnaît-on que la passe dépérit ? Je ne saurais le dire de but en blanc. Je ne trahirais pas un secret du Collège si je vous livre, à vous et au lecteur du JJ, ce que j'ai proposé comme première contribution au Collège de la passe : chercher le fil rouge qui relie les travaux des collèges entre eux, afin de m'éclairer (nous éclairer) sur le rapport de l'École à la passe au fil du temps. Cette question, je me la pose aussi, très précisément depuis que j'ai été nommé AE (en 2002). Je n'arrive pas à répondre seule dans mon coin. Aujourd'hui, il m'apparaît que le Collège est le lieu où ces choses peuvent se parler. C'est pourquoi la perspective de Rennes me réjouit.

Peut-être si le JJ se poursuit, ferez-vous une place à une chronique de la passe ?

Rose-Paule Vinciguerra : *Tirer les conséquences du renouveau*

Ce n'est pas la première fois que je me présente à des élections pour faire partie d'une instance de l'École. La première fois, c'était en 1996, lors de l'Assemblée générale qui élit deux membres du Directoire. J'ai exercé alors les fonctions de secrétaire aux échanges. Dans le contexte sensible d'alors, le Conseil en place me confia la tâche d'assurer la direction des Journées d'études de l'automne 1998. Puis, j'ai de nouveau assuré cette tâche, avec Guy Trobas en 2007. Aujourd'hui, je présente ma candidature au Conseil de l'École dans une perspective nouvelle car après l'exercice de mon mandat d'AE et celui de membre d'un des cartels de la passe, une ou deux choses me tiennent à cœur.

En effet, il semble certain qu'avec l'écho que ne manqueront pas de susciter les Journées d'études 2009, et avec les candidatures de Jacques-Alain Miller et d'Eric Laurent aux cartels de la passe, de nouveaux effets, imprévisibles aujourd'hui, se produiront. A ces effets, le Conseil aura la tâche de réfléchir pour permettre que l'aventure de la psychanalyse se poursuive et se renouvelle.

D'autre part, les nouveaux AE en exercice auront sans doute, outre leur travail d'enseignement, et comme Lacan le leur demandait, la tâche d'être Analystes de l'École (« de » étant pris au sens génitif). Analyser l'École veut dire, nous a appris Jacques-Alain Miller dans sa *Théorie de Turin*, « analyser l'École comme sujet ». A la fin d'une analyse, le sujet est séparé de la jouissance de son signifiant-maître et les AE en exercice – qui n'ont donc pas encore oublié ce que la passe leur a appris – sentent certainement la nécessité de se faire entendre sur ce qui, par exemple, peut faire pencher l'École du côté du collectif plutôt que du sujet. C'est pourquoi il me semble que le Conseil peut susciter « l'élaboration provoquée » des AE en fonction.

Ces deux points m'importent, mais il en est d'autres assurément. Les tâches du Conseil sont variées. Elles convergent cependant autour d'un même souci, qui est celui de maintenir la psychanalyse vivante.

Béatrice Landaburu : *La passe n'est pas pour tout le monde*

Parce que le JJ n° 41 mettait l'accent sur les écrits, et sur l'importance d'accueillir les travaux de ceux qui « s'analysent et qui travaillent à se perfectionner dans le mathème et l'art analytique », je sors du silence, pour quelques mots, à vous : je ne crois pas que la passe soit pour tout le monde, parce que certains sujets sont confrontés à une jouissance qui n'est pas seulement celle du fantasme, et que le voile de la pudeur s'applique là particulièrement. Alors, pas de passe. Pas de dépliage des coordonnées de son cas. Cela n'enlève rien au désir de savoir, élaborer, mais dans le cadre de sa cure. Alors, oui, que l'Ecole accueille les travaux de ceux qui ne s'exposent pas autrement que comme des praticiens de la psychanalyse, « passeurs » pour ceux qui viennent chercher à savoir, mais qui sont résolument orientés vers et par l'Ecole. J'ai été heureuse que l'accent soit mis aussi sur ce versant-là.

Thomas Svolos : *A propos de Cincinnatus*

Twenty five years ago, Garry Wills wrote what I believe is the most interesting book about George Washington, the first American president, which he titled « Cincinnatus ». In this text, Wills looked beyond many of the traditional myths here in the United States regarding Washington : his absolute honesty (the incident with the cherry tree), his great heroism in leading the Continental Army (the crossing of the Delaware River, and the winter of Valley Forge), and so forth. Instead, Wills focused on several other less obviously heroic moments in the life of Washington - namely his resignation as the Commander of the Continental Army at the conclusion of the Revolutionary War (at a moment in which he had great strength and near-absolute power) and his refusal to run for a third term as President of the United States and step aside from office (at a moment also of great power, a moment when many in the United States looked to him as a king). Wills find that these moments when Washington refused power - putting down his sword and returning to the plough - along with Washington's potential political suicide in advocating for a stronger Constitution in lieu of the Articles of Confederation (in the debates on the form of American government at the close of the Revolutionary War)--can be easily compared to the story of Cincinnatus, which would have been quite familiar to Washington and the other Founding Fathers, steeped as they were in Enlightenment thought. This perspective on power has a strong hold in the United States, though very few follow in Washington's footsteps.

All the best wishes outre-Atlantique for your Journées !

NB : Also: The statue in the image at the end of JdJ 40 is to be found in Cincinnati, Ohio, and not in New York.

il y a encore une page

TWITTER !

J'ai passé la journée depuis l'aube, plongé dans les 229 + 1 travaux d'Hercule, hormis deux heures consacrées à quelques entretiens, et deux autres à mettre en pages ce numéro. Je continue dans la nuit.

Grâce à une collègue qui m'a fait connaître Olivier Ripoll, le mathématicien du JJ d'hier, mon inscription à Twitter, que j'avais laissée inerte, a enfin été activée. Olivier a eu l'obligeance de se déplacer jusqu'à la rue d'Assas pour se faire mon mentor.

A 18h 09 précisément, le premier « tweet » de « jamplus » partait, à destination des 11 « followers » qui m'avaient déjà fait signe, Olivier devenant le douzième. Le Christ - « jesusplus » - n'est pas parti avec davantage, et il avait le handicap de ne pas disposer de Twitter.

Texte de mon premier tweet : « Je commence à émettre sur Twitter, j'ai 11 followers, vous êtes l'un d'entre eux, bonjour, ce n'est qu'un début, let us grow, help me god ! »

Olivier se propose d'aider les lecteurs du Journal qui ferait appel à lui : olivier.ripoll@gmail.com

Mais allez d'abord sur le site de Twitter vous inscrire, en choisissant votre pseudo et votre mot de passe : même moi, je l'avais fait seul.

Rendez-vous sur Twitter.

Les Journées 38 ont lieu les 7 et 8 novembre prochains à Paris, au Palais des Congrès

ECF 1 RUE HUYSMANS PARIS 6^E TEL. + 33 (0) 1 45 49 02 68

S'inscrire sur www.causefreudienne.org

diffusé sur ecf-messenger, forumpsy, et amp-uqbar